

ACTUALITÉS SCIENTIFIQUES

CORRESPONDANCE

Retour à la Civilisation du renne : à propos du livre *Un automne à Pincevent*

Alain GALLAY

CETTE MONOGRAPHIE collective rassemblant de nombreux auteurs⁽¹⁾ sous la direction de Michèle Julien et de Claudine Karlin (2014) – publiée à l’occasion de la célébration du cinquantenaire des fouilles de Pincevent (La Grande-Paroisse, Seine-et-Marne) – présente l’ensemble des vestiges magdaléniens du niveau IV20, soit quatre unités considérées comme des lieux de résidence (27-M89, 36-V105, 36-T112 et 18-E74) et une série de foyers périphériques probablement établis en plein air. Elle signe le grand retour de l’ethnologie dans l’étude des sols d’habitat préhistoriques.

Nous ne pouvons qu’être confondu par la somme de travail que représente une telle synthèse :

– d’abord dans le dégagement et l’enregistrement des vestiges. Nous ne reviendrons pas ici sur cette question, déjà largement connue et débattue ;

– ensuite dans le travail colossal requis pour reconstituer et assembler nucléus, produits de débitage et outils afin de pouvoir analyser les chaînes opératoires de taille du silex ainsi que les compétences et les déplacements des tailleurs, travail mené de la façon la plus exhaustive possible par Sylvie Ploux et Claudine Karlin sur une des habitations et par Pierre Bodu à l’occasion de sa thèse sur les postes de travail de la zone Sud ;

– enfin dans le domaine de la rédaction et de la présentation des résultats, puisqu’il s’agissait de synthétiser plusieurs travaux antérieurs et de trouver un langage commun permettant d’en rendre compte sous une forme unifiée : publication par Leroi-Gourhan et Brézillon (1972) de la section 36 correspondant aux unités résidentielles 36-V105 et 36-T112, thèse de Sylvie Ploux (1988) sur l’unité 27-M89 et thèse de Pierre Bodu sur les postes de taille de la zone Sud (1993).

Une telle quantité d’information impliquait certains choix car il n’était pas possible d’assurer une présentation telle que celle retenue pour la section 36. Les auteurs se sont donc résolus à ne pas présenter de plans détaillés des vestiges. Les auteurs ne disposaient pas en effet de moyens pour publier des dépliants, et ont dû se contenter de plans généraux des surfaces analysées, ainsi que d’une présentation de l’ensemble du mobilier lithique sous formes de photos. On notera également l’absence de mentions des termes techniques se référant à la nature des vestiges et des structures tels que présentés dans le glossaire de la publication de la section 36, non pas, sans

doute, que ces termes ne soient plus utiles à l’analyse des vestiges, mais parce que, ces termes étant considérés comme acquis, il n’était plus nécessaire d’y faire référence dans une publication de synthèse, mis à part la notion de liaison.

L’intérêt particulier de cette étude vient de l’utilisation assumée de référentiels extérieurs, notamment ethnologiques, mobilisés dans l’interprétation des vestiges. Ce choix semble trancher avec la position explicite, sinon implicite, de Leroi-Gourhan. Ce dernier avait pourtant tout dans la tête. Il pouvait rendre attentif aux dangers de l’utilisation de l’ethnographie dans l’interprétation des vestiges, mais lui le faisait tout naturellement sans que cela apparaisse, en puisant dans ses propres connaissances. Les hypothèses qu’il avançait semblaient par conséquent venir directement de sa propre réflexion.

Ce changement dans l’explicitation des raisonnements mérite que l’on s’y attarde. Nous lui consacrerons une grande partie de cette réflexion car la mobilisation de référentiels extérieurs est une question centrale dans l’interprétation des vestiges.

Nous pouvons distinguer ici trois cas de figures. Le premier est, somme toute, classique et fait l’unanimité : il concerne la biologie et l’éthologie du renne. Le deuxième se situe en plus grande partie en dehors de l’ethnologie et se fonde sur les acquis de l’expérimentation de la taille du silex. Le troisième, de loin le plus important, fait référence à l’ethnologie des peuples arctiques, notamment sibériens.

1) *La biologie et l’éthologie du renne* font partie d’un bagage largement utilisé par les préhistoriens et les archéozoologues. Le fait qu’il s’agisse d’un domaine relevant des sciences de la nature explique probablement qu’il n’y ait pas de contestation sur la légitimité du recours à ce type de connaissance. Ces références éclairent directement les mobiles qui ont conduit les Magdaléniens à s’établir en automne sur les bords de la Seine. On sait en effet que les rennes mettent bas dans la seconde moitié du mois de mai et que la période de l’année où les deux sexes sont réunis se situe entre le début de l’été et le début de l’hiver. Le mouvement de migration automnale d’un troupeau de rennes sauvages commence au moment où une baisse de température marque la fin de la belle saison et annonce l’arrivée de l’hiver. C’est à ce moment que les bandes de mâles et de femelles se regroupent en larges troupeaux alors que les bêtes ont emmagasiné le plus de

graisse afin d'affronter l'hiver, un avantage non négligeable pour les chasseurs. Les animaux se regroupent également pour la migration de printemps. Mais, à ce moment, ils sont en moins bonne forme, ayant consommé leur propre graisse pour traverser l'hiver.

2) *Le deuxième cas* montre qu'il est possible de construire un corpus de référence n'utilisant pas l'ethnologie, mais fondé avant tout sur l'expérimentation et sur des références très générales au comportement psychomoteur de l'homme. Il s'agit de la taille du silex, question pour laquelle, on s'en doute, les références actualistes sont particulièrement rares. Mentionnons pourtant dans ce contexte les travaux sur la taille de la cornaline à Cambay, en Inde, l'une des très rares études ethnoarchéologiques abordant techniquement la question des niveaux de compétence des tailleurs (Roux, 2000).

Dans le cas présent, ce domaine est magnifiquement exploité à travers les multiples remontages qui permettent de définir des niveaux de compétences des tailleurs et donc d'identifier des individus dont il devient possible de tracer les déplacements au sein du campement. Nous avons là l'une des bases essentielles de l'analyse du campement (Bodu, 1993 ; Ploux et Karlin, 1994 ; Ploux *et al.*, 1992).

Dans sa thèse, dont les résultats sont repris dans cette monographie, Sylvie Ploux (1988) jetait les bases théoriques de ce type d'approche original. Les lignes qui suivent s'inspirent largement de ce travail. Dans l'histoire des recherches sur l'identification des niveaux de compétence et des tours de mains propres à certains artisans, on n'avait abordé le sujet qu'au niveau archéologique, ou, sur le plan expérimental, au niveau des seuls produits finis, laissant de côté les particularités des chaînes opératoires. Dans le domaine des outils taillés, L. L. Johnson (1977) est la seule, semble-t-il, à avoir mis l'accent, dès 1977, sur la nécessité de travailler sur le processus de débitage à travers l'étude des déchets de taille, plutôt que sur l'outil fini où nombre de traits de fabrication ont été oblitérés.

L'abbé Breuil avait néanmoins déjà insisté sur cette question : « On doit donc étudier les éclats de décortilage des blocs, les nuclei préparés qui n'ont pas encore donné leur éclat, les ratés de ceux-ci, les stades d'élaboration des outils et armes, réussis ou non, ou présentant des traces d'emploi, les outils émoussés en voie de réparation, enfin les pièces rejetées comme désormais hors d'usage » (Breuil, 1954, p. 10).

Les populations possédant encore un savoir-faire lithique étant exceptionnelles, très peu de travaux menés en milieu ethnographique abordent ou mentionnent les diverses formes de variabilité « stylistique » sur ce type de document. Les données ethnoarchéologiques sur la taille de la pierre, réunies notamment auprès des aborigènes australiens, en Nouvelle-Guinée ou en Éthiopie, restent rares et dispersées ; elles ne peuvent guère être utiles dans l'analyse des productions de Pincevent. Aujourd'hui, les ethnologues de la tendance « technique et culture » (Lemonnier, 1983) n'ont ainsi plus guère la possibilité d'envisager cette question sur leurs terrains, si ce n'est sur d'autres types de documents. On notera néanmoins

certaines références ethnologiques mentionnant la présence de spécialistes chez les chasseurs-cueilleurs dans des domaines d'activité variés, un point important pour l'analyse des vestiges de Pincevent qui fait abondamment référence à ce type de situation.

L'identification de l'individu a été explorée depuis fort longtemps dans le cadre de disciplines aussi diverses que la psychologie sociale, l'histoire de l'art, l'ethnologie, la détection de faux documents en tous genres, la criminologie et jusqu'aux services d'espionnage. Des tentatives ont également été proposées en archéologie classique et en Préhistoire. Il faut attendre que s'amorcent les années 1960 – soit près d'un siècle d'expérimentation de taille du silex – pour que l'hypothèse de la présence de variations individuelles prenne la forme d'un savoir empirique incontesté parmi les expérimentateurs. En 1964, lors du colloque des Eyzies sur la technologie lithique, François Bordes, Don E. Crabtree et Jacques Tixier comparaient par exemple leurs productions respectives achevées et les discriminent sans difficulté.

Dans le domaine de la technologie lithique, rares sont les travaux qui se sont attachés à la reconnaissance et à la définition des niveaux de technicité : ceux de Nicole Pigeot et Monique Olive dans l'optique de l'étude paléolithique du site d'Étiolles (Pigeot, 1987 ; Olive, 1988), ceux de Jacques Pelegrin (1985) dans celle d'une étude des phénomènes neuromoteurs accompagnant le développement de ce savoir-faire.

L'originalité de la démarche de Sylvie Ploux, qui a conduit elle-même l'analyse des variations individuelles chez des tailleurs comme Éric Boëda, Jacques Pelegrin et Jacques Tixier, est donc d'aborder les variations individuelles à partir de la totalité de la chaîne opératoire de fabrication. Le débitage n'apparaît plus comme l'image d'une norme à proprement parler, mais comme la gestion différentielle d'un même savoir-faire dans un unique système ou schème technique. On peut distinguer dans la chaîne de production des supports des maîtrises plus ou moins abouties du processus technique qui permettent d'identifier des niveaux de compétence.

L'ethnologie permet néanmoins, à propos d'autres techniques comme la fabrication et l'utilisation des lasso par les peuples sibériens, de préciser dans quels contextes l'enfant maîtrise peu à peu les techniques du groupe, d'abord sous forme de jeu, ensuite sous la conduite des adultes, un point important puisque l'analyse des amas de débitage permet de mettre en évidence des traces explicites de ces apprentissages. Elle montre également que les femmes peuvent tailler la pierre pour se confectionner des grattoirs utilisés dans le travail des peaux. Hommes, femmes et enfants participent donc à des degrés divers à des processus de taille qu'il est possible de qualifier en termes de compétences et de ségréger sur le terrain.

3) *Le troisième cas* relève de l'utilisation de l'ethnologie des peuples arctiques. Nous sommes ici au cœur des discussions, sinon des polémiques, sur la pertinence de l'ethnoarchéologie (Gallay, 2011). Ce type d'approche réunit des connaissances plus ou moins abouties tirées notamment des travaux désormais classiques de Lewis



Fig. 1 – Abri des Indiens Tehuelches (d'après <http://www.bari-loche.com.ar/museo/TEHUEL.HTM>).

Binford (1978a, 1978b et 1991) sur les Nunamiut ou des études de Sylvie Beyries (2008) sur le travail des peaux.

Rappelons ici que nous considérons un travail ethno-archéologique comme « abouti » lorsqu'une étude orientée sur un objet bien délimité est en relation avec une question que se posent les archéologues. Cette approche devrait impliquer un travail tout aussi important que celui consacré à l'approche archéologique. Il devrait permettre d'établir des relations entre des propriétés de certains faits matériels et des interprétations de « rang élevé », techniques, économiques, sociales ou idéologiques, mais également entre des interprétations de « rang élevé » entre elles. Ces relations devraient être formulées sous forme de règles d'inférence de type « si Pi alors Pi+1 » dans une perspective logiciste, règles valables dans un contexte clairement défini, local ou universel (Gardin, 1979; Gallay, 1989, 1998 et 2007). Il est néanmoins évident que certains référentiels ne répondant pas à toutes ces exigences peuvent être parfaitement opératoires.

Fait nouveau, on trouve également dans ce nouvel ouvrage sur Pincevent de nombreuses références tirées des études ethnoarchéologiques menées directement par les auteurs de la monographie. Soulignons l'originalité et l'importance de ce projet car il est rare que les archéologues mènent conjointement leur travail de préhistorien et des recherches sur des terrains exotiques dans des domaines suffisamment proches pour justifier les ponts qu'ils établissent entre les deux sujets de recherche. L'essentiel des références provient en effet de deux programmes de recherches conduits entre 1995 et 2005 : le programme Ethno-Renne coordonné par Claudine Karlin et Francine David, notamment chez les Dolgane de la péninsule du Taïmyr en Sibérie, et l'action concertée incitative (ACI) « Système-Renne » coordonnée par Sylvie Beyries et Claudine Karlin, notamment chez les Koriak du Kamtchaka (David et Karlin, 2003; Julien et Karlin, 2007; Karlin et Julien, 2012; Vaté et Beyries, 2007).

Nous avons tout d'abord pensé présenter l'ensemble des références mobilisées dans la monographie de Pincevent. Ces dernières constituent en effet un extraordinaire plaidoyer en faveur de l'exploitation raisonnée et expli-

cite des référentiels ethnologiques extérieurs en archéologie. Nous nous contenterons de présenter ici les principaux domaines dans lesquels l'ethnologie intervient à travers les références mobilisées par les auteurs, telles que nous pouvons les découvrir au fil des pages, sous forme de discussions ou de documents photographiques, mais il est évident que l'analyse des sols d'occupations de Pincevent a certainement mobilisé bien d'autres connaissances de ce type⁽²⁾.

La première question traitée concerne la structure de l'habitat, tant sur le plan de l'organisation du camp que dans le domaine de la nature des abris. La répartition des abris dans le camp n'est en effet pas anodine. La question de l'architecture des abris est une question centrale sur laquelle les fouilleurs de Pincevent ont beaucoup discuté car les constructions ne se révèlent qu'à travers des zones vides de vestiges (Julien *et al.*, 1987). Les auteurs de l'étude retiennent trois modèles possibles :

- la *tchoum* conique de la péninsule du Taïmyr, pour laquelle la couverture en peau est hissée sur un faisceau de perches sèches, modèle qui avait prévalu jusqu'alors;
- la hutte *alakaluf* de Patagonie;
- la *iaranga* koriak du Kamtchaka, dont seule la moitié de la couverture peut être mise en place lors d'une halte brève, qui a aujourd'hui la préférence des archéologues de Pincevent.

Remarquons que la *iaranga* semble conserver son infrastructure circulaire de perches, même lorsqu'elle est largement ouverte (fig. 3c, p. 355), ce qui donne un plan au sol difficilement compatible avec la répartition des vestiges, mais d'autres dispositions des perches de soutien sont possibles. Nous privilégions néanmoins personnellement les abris en demi-cercle des Indiens Tehuelches et Onas, non illustrés dans la monographie (pour les Tehuelches, voir notamment Steward et Faron, 1959, p. 410; ici fig. 1). Ils nous paraissent en effet mieux adaptés aux restitutions de plans proposées. Certains abris de ces populations sont néanmoins immenses et leurs plans ne s'adaptent pas aux vestiges de Pincevent.

Fait très important pour l'analyse spatiale des vestiges, il existe autour de l'habitation un territoire privé qui s'oppose au territoire périphérique partagé par tous. Dans cette zone plus ou moins proche sont déposés des objets encombrants ou volumineux appartenant à la famille : paquets, traîneaux, réserves de bois.

À l'intérieur de la tente, le feu domestique n'est pas maintenu en continu afin d'économiser le combustible, mais il est relancé à chaque fois que nécessaire, ce qui suppose une possibilité permanente d'accès à la cuvette du foyer. Dans la zone relevant du territoire domestique peuvent se rencontrer de petits foyers domestiques d'appoint extérieurs. La présence à Pincevent de très nombreux foyers manifestement situés en plein air et dispersés sur toute l'étendue du site nécessite des références permettant de comprendre l'éventail de leurs utilisations possibles. Plusieurs fonctions sont envisageables pour les foyers les plus périphériques : sauna, foyer pour fumer ou sécher les peaux (Binford, 1967), foyer pour travailler le bois.

Une part écrasante des données tirées de l'ethnologie concerne naturellement le gibier. Le premier domaine de référence ne concerne qu'indirectement ce qui se voit sur le site ; il s'agit des *aires de boucherie et de dépeçage* sur les lieux mêmes de la chasse. Chaque fois que c'est possible, le traitement d'une carcasse est collectif. On distingue deux étapes dans le dépeçage et la découpe d'une carcasse. La première concerne la découpe en quartiers (trains de côtes, etc.) prêts à être partagés. La seconde permet d'obtenir des petits morceaux prêts à être distribués, traités pour une cuisson immédiate ou une préparation en vue d'une conservation. Le séchage de certains quartiers sur des trépieds peut avoir lieu sur l'aire de boucherie. Il peut surtout avoir lieu dans l'aire domestique car ce travail, qui relève de la cuisine, est effectué par les femmes, donc dans leur espace et lorsqu'elles ont effectué la deuxième découpe. Le *partage du gibier*, largement répandu dans les sociétés de chasseurs, est un aspect important du traitement du gibier qui peut s'analyser à travers la répartition des vestiges et les remontages.

Le *traitement des peaux* est également susceptible de laisser des traces matérielles (David *et al.*, 1998). Des traces sur les deuxième phalanges indiquent un travail de *dépouillement*. Après l'écharnement qui se pratique sur des peaux fraîches, le *séchage* est l'étape suivante obligatoire. Celui-ci peut avoir lieu à terre avec maintien à l'aide de chevilles plantées dans le sol. L'*enduction* des peaux nécessite des préparations qui sont doucement réchauffées pour augmenter le pouvoir pénétrant. Les peaux peuvent être *fumées* pour être imperméabilisées. Des galets peuvent intervenir à diverses étapes du travail des peaux. Un gros galet peut être utilisé comme enclume pour *marteler* une peau sèche à l'aide d'un pilon de pierre. De petites peaux peuvent être traitées par frottement avec un galet abrasif. Il s'agit surtout de retirer l'hypoderme. L'outil choisi pour sa matière rugueuse sert à *abraser* l'intérieur de la peau et sa face de travail est habituellement aplanie par l'usage. Des galets rugueux servent au *ponçage final* de petites peaux. Les galets utilisés pour débarrasser la peau des dernières particules d'épiderme, ou pour préparer de petites peaux comme celles de l'écureuil, sont des outils de fortune souvent choisis de façon opportuniste. Des galets sont enfin utilisés dans des opérations de corroyage pour *lisser* la peau lors de la fabrication de coussins ou tapis. On peut également utiliser les longs tendons en faisceau prélevés sur le dos des rennes afin de les tresser ou de les torsader en fils ou cordelettes après les avoir séchés et séparés. La poudre d'ocre peut servir à imperméabiliser et assécher des liens de cuir ou de tendon, mais également à consolider des colles mastics colloïdales ou à base de poisson. Mélangée à de la graisse, c'est également un bon produit de coloration.

Les produits de collecte complètent les ressources de la chasse au renne. La *collecte du bois* est une activité plus ou moins partagée mais forcément commune, en fonction de la proximité ou de l'éloignement de la ressource et de son abondance : femmes et enfants d'un côté, hommes de l'autre, une situation qui renvoie à des

répartitions sexuelles des tâches communes aux diverses populations de chasseurs-cueilleurs.

La *chasse aux petits mammifères* est pratiquée par les femmes. Les lièvres sont plutôt capturés au collet ou assommés, genre de chasse réservé aux femmes et aux adolescents non encore chasseurs.

Les données sur la préparation, la conservation et la consommation de la nourriture sont naturellement essentielles pour l'analyse d'un site où la majorité des vestiges concerne ce type d'occupation.

Le traitement des os, notamment en relation avec l'extraction de la moelle, est une question importante car ces opérations sont lisibles dans le matériel osseux. La focalisation sur la moelle est très fréquente chez les chasseurs-cueilleurs actuels. Le broyage permet de diminuer le temps de cuisson en accélérant l'extraction de la graisse dans les premiers temps de la chauffe. La découpe culinaire avec sans doute fragmentation permet de les faire entrer dans les récipients disponibles pour une cuisson par bouilli qui permet de récupérer la graisse. Les fonds de cuisson peuvent être jetés sur le sol après l'opération. La question des moyens de cuisson pour une population ne possédant pas de poterie reste un problème essentiel. Les auteurs de l'étude évoquent souvent la cuisson par immersion de pierres chauffées dans un contenant de vannerie, d'écorce ou de peau, mais les références ethnologiques proposées sur cette question restent peu nombreuses.

D'autres produits animaux sont consommés à part les viandes rouges. La *langue* du renne est considérée comme un mets de choix que l'on offre à ceux que l'on veut honorer. Tout morceau porteur de *graisse* est nécessaire à la survie, et, de plus, valorisé. La *graisse* sert dans les rituels, mais enrichit également la nourriture des pasteurs de toundra lorsqu'ils doivent affronter les grands froids. On apprécie de même des *contenus d'estomac* avant leur complète transformation, notamment pendant l'hiver lorsqu'aucune végétation n'est disponible.

Le stockage des aliments reste, selon Alain Testart (1982), un point crucial dans le développement des sociétés. Bien que considérés comme non stockeurs, les peuples arctiques possèdent néanmoins divers moyens de conserver la nourriture sur de courtes périodes.

Ne pas oublier dans ce tableau les enfants qui ont par exemple laissé les traces de leur apprentissage de la taille du silex dans des exercices non productifs. Dans les campements nomades, les enfants peuvent se regrouper pour jouer en marge des aires d'activités des adultes.

Pour terminer, mentionnons brièvement la part de l'idéologie et du symbolique. Les défunts partent souvent accompagnés de la tête et des pattes d'un nombre plus ou moins important – selon la richesse du mort – de rennes immolés pour l'occasion, afin de pouvoir reconstituer leur troupeau au pays des ancêtres. Des restes de rennes (bois, tête, etc.) peuvent s'intégrer dans des édifices à vocation funéraire et être présentés sur des trépieds.

Cette rapide énumération ne donne qu'un aperçu superficiel de la richesse des références mobilisées par les auteurs. Si nous nous y sommes arrêté un instant,

c'est que nous sommes persuadé de l'importance de la démarche dans le contexte de la recherche actuelle et de la nécessité de l'analyser sur le plan épistémologique. Volontairement, nous avons omis de citer dans cette réflexion la région ou la population d'où sont issues les références puisque nous sommes ici dans la perspective d'une « mise au pluriel de cas singuliers ».

Chaque référence présentée dans l'étude, souvent sous forme de photos, se trouve intégrée dans des raisonnements qui nécessiteraient des analyses au cas par cas, impossibles à présenter dans le cadre limité de ce compte rendu. Nous nous contenterons donc ici de remarques générales. Les référentiels sont d'abord requis pour interpréter les vestiges dans une perspective empirique, soit : des vestiges vers une interprétation fonctionnelle potentiellement acceptable. Mais on trouve également la démarche complémentaire inverse, qui part de l'interprétation fournie par le référentiel pour identifier et sélectionner dans les vestiges les observations pertinentes susceptibles de valider ou invalider l'interprétation. Ces deux démarches sont étroitement imbriquées et il est illusoire de vouloir privilégier l'une des deux voies au niveau de la *découverte* et de l'élaboration de l'interprétation, sinon au niveau de sa *présentation*, ce que voulait proposer l'école anglo-saxonne en mettant en avant les méthodes hypothético-déductives (Gardin, 1974). Ce premier aspect du travail relève de l'ethnoarchéologie au sens strict.

Nous trouvons par contre d'autres interprétations qui paraissent comme suspendues en l'air, sans réelle assise dans les faits. Ces dernières donnent vie au tableau présenté. Elles sont les bienvenues. Il s'agit souvent d'interprétations mettant en relation deux interprétations de rang élevé, liaisons qu'il conviendrait d'explicitier. Loin de les considérer comme des divagations romanesques sans fondement, indignes d'une démarche scientifique, nous pensons qu'elles sont essentielles au dynamisme d'une recherche. Cet « enrobage », que certains pourraient considérer comme « littéraire », permet en effet de soulever de nouvelles questions et de chercher le moyen de les résoudre. Ce second aspect de la démarche relève plus de l'anthropologie au sens large que de l'archéologie. Il montre que l'on ne peut plus aujourd'hui, en tant qu'archéologue, faire l'impasse sur ce type de réflexion qui pose la question du développement des sciences humaines, une voie magnifiquement illustrée par les travaux d'Alain Testart (1991, 2012 et 2014).

À la fin de l'ouvrage, Michèle Julien et Claudine Karlin évoquent le scepticisme possible du lecteur à l'énoncé des hypothèses proposées et à leur emboîtement en poupées russes. Nous ne partageons pas cette attitude et nous trouvons la métaphore parfaitement appropriée, d'abord parce qu'elle évoque le pays qui a permis d'animer les vestiges de Pincevent, mais aussi, plus particulièrement, parce qu'on ne peut s'empêcher de penser à un mode de pensée qui se réfère au logicisme de Jean-Claude Gardin.

La voie est donc libre ; les préhistoriens ne sont plus seulement des marchands de cailloux. Merci à Claudine Karlin et à Michèle Julien d'avoir rouvert sans complexe

cette piste de réflexion et relancé le débat. Nous apprécions ce nouveau souffle, ô combien rafraîchissant, qui, loin de contredire l'enseignement du « Patron », nous invite à le prolonger en conservant et en approfondissant tous ses acquis dans le domaine du dégagement et de l'enregistrement des vestiges. L'énorme travail consenti trouve ici sa pleine justification. Leroi-Gourhan s'était montré très réservé et prudent quant à l'emploi de l'ethnologie en préhistoire, mais ce n'était que par souci tactique pour inviter les fouilleurs à respecter les vestiges qu'ils découvraient. N'oublions pas qu'il avait écrit *La Civilisation du renne* dans la première partie de sa carrière. Nous assistons aujourd'hui à un grand retour⁽³⁾.

NOTES

- (1) Ont participé à cette étude : Gisèle Allenet de Ribemont, Laurent Aubry, Aline Averbouh, Michèle Ballinger, Sylvie Beyries, Olivier Bignon-Lau, Pierre Bodu, Christine Chaussé, Gregory Debout, Gaëlle Dumarçay, Francine David, James G. Enloe, Valérie Feruglio, Michèle Julien, Claudine Karlin, Maurice Hardy, Denise Leesch, Chantal Leroyer, Jérôme Louvet, Pierre Lozouet, Cécile Mourer-Chauviré, Michel Orliac, Jean-Marc Pétillon, Sylvie Ploux, Jean-Victor Pradeau, Annie Roblin-Jouve, Werner Schoch, Stéphanie Thiébault, Boris Valentin, Marian Vanhaeren et Virginie Vaté.
- (2) On trouvera sur notre site <http://www.archeo-gallay.ch> une transcription plus technique et exhaustive des données ethnographiques mobilisées et les références bibliographiques qui les concernent.
- (3) Merci à Michèle Julien et Claudine Karlin pour des échanges particulièrement fructueux.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BEYRIES S. (2008) – Modélisation du travail du cuir en ethnologie : proposition d'un système ouvert à l'archéologie, *Anthropozoologica*, 43, 1, p. 9-42.
- BINFORD L. R. (1967) – Smudge Pits and Hide Smoking: the Use of Analogy in Archaeological Reasoning, *American Antiquity*, 32, p. 1-12.
- BINFORD L. R. (1978a) – Dimensional Analysis of Behavior and Site Structure: Learning from an Eskimo Hunting Stand, *American Antiquity*, 43, 3, p. 330-361.
- BINFORD L. R. (1978b) – *Nunamiut Ethnoarchaeology*, New York, Academic Press, 509 p.
- BINFORD L. R. (1991) – When the Going Gets Tough, the Tough Get Going: Nunamiut Local Groups, Camping Patterns and Economic Organization, in C. S. Gamble et W. A. Boismier (dir.), *Ethnoarchaeological Approaches to Mobile Campsites: Hunter-gatherer and Pastoralist Case Studies*, Ann Arbor, International Monographs in Prehistory, p. 25-137.
- BODU P. (1993) – *Analyse techno-typologique du matériel lithique de quelques unités du site magdalénien de Pincevent : applications spatiales, économique et sociales*, thèse

- de doctorat, université Paris I, 852 p. <http://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00577069>.
- BREUIL H. (1954) – Prolégomènes à une classification préhistorique, *Bulletin de la Société préhistorique française*, 51, 1-2, p. 7-15.
- DAVID F., KARLIN C. (2003) – Hier et aujourd'hui : des cultures du renne? in *Sens dessus dessous : la recherche du sens en Préhistoire. Recueil d'études offert à Jean Leclerc et Claude Masset*, Amiens, service régional de l'Archéologie de Picardie (Numéro spécial de la *Revue archéologique de Picardie*, 21), p. 283-295.
- DAVID F., DIATCHENKO V. I., KARLIN C., TCHESNOKOV Y. V. (1998) – Du traitement des peaux en Sibérie : les Dolganes et autres nomades du Nord, *Boréales*, 74-77, p. 111-137.
- GALLAY A. (1989) – Logicism: a French View of Archaeological Theory Founded in Computational Perspective, *Antiquity*, 63, p. 27-39.
- GALLAY A. (1998) – Mathematics and Logicism in Archaeology: a Historical Approach, in S. Tabaczynski (dir.), *Theory and Practice of Archaeological Research*, 3. *Dialogue with the Data: the Archaeology of Complex Societies and its Context in the 90s*, Varsovie, Institute of Archaeology and Ethnology, Committee of Pre- and Protohistoric Sciences, Polish Academia of Sciences, p. 115-137.
- GALLAY A. (2007) – 25 ans de logicisme : quel bilan? in J. Évin (dir.), *Un siècle de construction du discours scientifique en Préhistoire*, actes du 26^e Congrès préhistorique de France, congrès du centenaire (Avignon, 21-25 septembre 2004), Paris, Société préhistorique française, vol. 3, p. 23-36.
- GALLAY A. (2011) – *Pour une ethnoarchéologie théorique*, Paris, Errance, 388 p.
- GARDIN J.-C. (1974) – À propos des modèles en archéologie, *Revue archéologique*, 2, p. 341-348.
- GARDIN J.-C. (1979) – *Une archéologie théorique*, Paris, Hachette, 339 p.
- JOHNSON L. L. (1977) – A Technological Analysis of an Aguas Verdes Quarry Workshop, in J. N. Hill et J. Gunn (dir.), *The Individual in Prehistory: Style and Variability in Technology*, New York, Academic Press, p. 205-229.
- JULIEN M., KARLIN C. (2007) – Variations saisonnières chez des Magdaléniens et des Sibériens : approche ethnoarchéologique, in S. Beyries et V. Vaté (dir.), *Les civilisations du renne d'hier et d'aujourd'hui : approches ethnohistoriques, archéologiques et anthropologiques*, Antibes, APDCA, p. 163-184.
- JULIEN M., KARLIN C., BODU P. (1987) – Pincevent : où en est le modèle théorique aujourd'hui? in *Hommage de la Société préhistorique française à A. Leroi-Gourhan* = *Bulletin de la Société préhistorique française*, 84, 10-12, p. 335-342.
- JULIEN M., KARLIN C., dir. (2014) – *Un automne à Pincevent : le campement magdalénien du niveau IV20*, Paris, Société préhistorique française (Mémoire, 57), 639 p.
- KARLIN C., JULIEN M. (2012) – Les campements de Pincevent entre archéologie et anthropologie, in N. Schlanger et A. C. Taylor (dir.), *La Préhistoire des autres : perspectives archéologiques et anthropologiques*, Paris, La Découverte, p. 185-200.
- LEMONNIER P. (1983) – L'étude des systèmes techniques, une urgence en technologie culturelle, in *Technologie culturelle*, actes de la table ronde (Ivry, novembre 1982) = *Techniques et culture*, 1, 1, p. 11-34.
- LEROI-GOURHAN A., BRÉZILLON M. (1972) – *Fouilles de Pincevent : essai d'analyse ethnographique d'un habitat magdalénien (la section 36)*, Paris, CNRS (Supplément à *Gallia Préhistoire*, 12), 345 p.
- OLIVE M. (1988) – *Une habitation magdalénienne d'Étiolles (l'unité P15)*, Paris, Société préhistorique française (Mémoire, 20), 175 p.
- PIGEOT N. (1987) – *Magdaléniens d'Étiolles : économie de débitage et organisation sociale (l'unité d'habitation U5)*, Paris, CNRS (Supplément à *Gallia Préhistoire*, 25), 278 p.
- PELEGRIN J. (1985) – Réflexions sur le comportement technique, in M. Otte (dir.), *La signification culturelle des industries lithiques*, actes du colloque (Liège, 3-7 octobre 1984), Oxford, Archaeopress (British Archaeological Reports, IS 239; *Studia praehistorica belgica*, 4), p. 72-91.
- PLOUX S. (1988) – *Approche archéologique de la variabilité des comportements techniques individuels : l'exemple de quelques tailleurs magdaléniens à Pincevent*, thèse de doctorat, université Paris I, 362 p. <http://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00761111>.
- PLOUX S., KARLIN C. (1994) – Le travail de la pierre au Paléolithique ou comment retrouver l'acteur technique et social grâce aux vestiges archéologiques, in B. Latour et P. Lemonnier (dir.), *De la Préhistoire aux missiles balistiques : l'intelligence sociale des techniques*, Paris, La Découverte, p. 46-65.
- PLOUX S., KARLIN C., BODU P. (1992) – D'une chaîne à l'autre : normes et variations dans le débitage magdalénien, *Techniques et cultures*, 17-18, p. 81-114.
- ROUX V., dir. (2000) – *Cornaline de l'Inde : des pratiques techniques de Cambay aux techno-systèmes de l'Indus*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 545 p.
- STEWART J. H., FARON L. C. (1959) – *Native peoples of South America*, New York - Toronto - Londres, McGraw-Hill, 481 p.
- TESTART A. (1982) – *Les chasseurs-cueilleurs ou l'origine des inégalités*, Paris, Société d'ethnographie, 254 p.
- TESTART A. (1991) – *Pour les sciences sociales : essais d'épistémologie*, Paris, Christian Bourgeois (Epistémè, essais), 173 p.
- TESTART A. (2012) – *Avant l'histoire : l'évolution des sociétés, de Lascaux à Carnac*, Paris, Gallimard, 549 p.
- TESTART A. (2014) – *L'amazone et la cuisinière : anthropologie de la division sexuelle du travail*, Paris, Gallimard, 188 p.
- VATÉ V., BEYRIES S. (2007) – Une ethnographie du feu chez les éleveurs de rennes du Nord-Est sibérien, in S. Beyries et V. Vaté (dir.), *Les civilisations du renne d'hier et d'aujourd'hui : approches ethnohistoriques, archéologiques et anthropologiques*, Antibes, APDCA, p. 393-748.

Alain GALLAY